

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL.
Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNES.

DES CHANGES DES BOURSES DES PAYS ÉTRANGERS DES COTATIONS DES MARCHÉS DES MONNAIES DES PAYS ÉTRANGERS DES PRIX DES MATIÈRES PREMIÈRES DES PRIX DES PRODUITS AGRICULTIFS DES PRIX DES PRODUITS MANUFACTURÉS DES PRIX DES PRODUITS MINÉRAUX DES PRIX DES PRODUITS MÉTALLURGIQUES DES PRIX DES PRODUITS TEXTILES DES PRIX DES PRODUITS CHIMIQUES DES PRIX DES PRODUITS MÉCANIQUES DES PRIX DES PRODUITS ÉLECTRIQUES DES PRIX DES PRODUITS OPTIQUES DES PRIX DES PRODUITS AÉRONAUTIQUES DES PRIX DES PRODUITS MARITIMES DES PRIX DES PRODUITS TERRESTRES DES PRIX DES PRODUITS AÉRIENS DES PRIX DES PRODUITS COSMÉTIQUES DES PRIX DES PRODUITS MÉDICAUX DES PRIX DES PRODUITS VÉTÉRIAIRES DES PRIX DES PRODUITS AGRICULTIFS DES PRIX DES PRODUITS MANUFACTURÉS DES PRIX DES PRODUITS MINÉRAUX DES PRIX DES PRODUITS MÉTALLURGIQUES DES PRIX DES PRODUITS TEXTILES DES PRIX DES PRODUITS CHIMIQUES DES PRIX DES PRODUITS MÉCANIQUES DES PRIX DES PRODUITS ÉLECTRIQUES DES PRIX DES PRODUITS OPTIQUES DES PRIX DES PRODUITS AÉRONAUTIQUES DES PRIX DES PRODUITS MARITIMES DES PRIX DES PRODUITS TERRESTRES DES PRIX DES PRODUITS AÉRIENS DES PRIX DES PRODUITS COSMÉTIQUES DES PRIX DES PRODUITS MÉDICAUX DES PRIX DES PRODUITS VÉTÉRIAIRES

Almanach Français.

- Vendredi 13 — (1792) Combat de Gisors, par le général Lefoyette, contre les Autrichiens.
(1798) Prise de Malte, par le général Bonaparte contre les chevaliers Maltais.
(1800) Combat de Mœngo, par le général Gardanne, contre les Autrichiens.
(1807) Combat de Crutzbourg, par le maréchal Soult, contre les Prussiens.
(1812) Combat de Caregnate, par le général Habert, contre les Espagnols.
Samedi 14 — (1796) Combat de la Relibach, par le général Dexais, contre les Autrichiens.
(1800) Bataille de Marengo, par le général Bonaparte, contre les Autrichiens.
(1807) Bataille de Friedland, par Napoléon, contre les Russes.

MONTEVIDEO.

13 juin 1845.

(Suite.) (1)

Ainsi donc, ceux de nos malheureux compatriotes qui n'étaient pas tombés morts sur le champ de bataille, et qui étaient restés, ou blessés ou prisonniers, entre les mains de l'ennemi, ont tous été impitoyablement égorgés. Ce n'a pu être les Montevideens eux-mêmes, comme le dit la Presse, qui ont commis cet horrible attentat; car, nous le répétons, les trente trois victimes étaient au pouvoir de l'ennemi.

Et d'ailleurs si, " par ordre supérieur " les Montevideens avaient pu séparer la tête du tronc de nos malheureux frères, n'auraient-ils pas le lendemain, " toujours par ordre supérieur " donné en grande pompe la sépulture à ces trente trois cadavres, afin de pallier leur crimes et de faire ressortir davantage leur humanité, c'était tout naturel. Mais non, ils ne l'ont pas fait, et c'est Oribe qui les a fait ensevelir. Voici les détails que nous avons recueillis à cet égard.

Le soir même de l'action, le général assis devant donna ordre de faire transporter aux avant-postes les cadavres de 44 hommes restés entre ses mains (il y avait 11 soldats de différents corps et 33 légionnaires), dans le but sans doute d'effrayer les assiégés, et surtout les légionnaires, par ce triste spectacle, par cet

(1). Voir le numéro du 12 juin.

horrible parade, l'ordre fut exécuté, mais l'officier chargé de veiller à ce soin, vint rendre compte de sa mission et annonça au général que les cadavres n'étaient pas reconnaissables tant ils avaient été mutilés APRÈS LEUR MORT par les soldats. Quand il eut dit que leur figure à presque tous était taillée de coups de couteau, qu'àux uns on leur avait coupé le nez, aux autres les oreilles, à ceux-ci les lèvres, et, enfin, qu'il n'était pas jusqu'aux parties sexuelles qui n'eussent été enlevées sur quelque corps, Manuel Oribe se décida à ne pas les faire exposer, et ordonna qu'ils fussent déposés dans une fosse.

Voilà les faits. Cette fosse fut creusée non loin de la maison de M. Legris, qu'habitait M. Théodore Pichon; et, comme on n'avait pas pris la peine de lui donner assez de profondeur pour recevoir 44 corps humains, ils ne furent que légèrement couverts de feuilles de pite.

Ainsi donc les 33 légionnaires, depuis le moment qu'ils furent cernés par l'ennemi jusqu'à celui de leur sépulture, resteront toujours entre les mains des soldats d'Oribe; et ce fut eux qui les égorgèrent et les mutilèrent; si bien que lorsque M. Plane se présenta au général et lui offrit cent vingt de ses soldats prisonniers à Montevideo, en échange des 44 restés en son pouvoir, en échange même d'UN SEUL s'il n'en avait plus qu'un en vie, on lui répondit: C'EST TROP TARD!... Et M. Théodore Pichon, le consul général de France, était dans le camp ennemi!!!

Si la Presse se sent le courage et la force de contredire ces faits, si elle essaie de prouver qu'ils sont faux, nous en appellerons au témoignage, non pas seulement de tous les Français établis à Montevideo, mais de tous les agents étrangers, mais de M. Pichon lui-même qui ne démentira pas les faits que nous venons de signaler.

La Presse ajoute: Cet odieux secret fut dévoilé par un des officiers des Volontaires. — Oh! mais ceci est trop fort, et, si vous voulez ourdir un execrable mensonge, faites-le du moins avec plus d'habileté! Comment, c'est un officier de la légion des Volontaires qui dévoile cet odieux secret, et cette même légion des Volontaires ne se révolte pas contre ce gouvernement barbare qui récompense ses services et son dévouement par un affreux attentat? Comment, ces braves Volontaires apprennent que trente trois des leurs ont eu la tête séparée du corps par " ordre supérieur " du

gouvernement qui's servent avec tant de loyauté, et, malgré cette atroce barbarie, ils continuent à combattre vaillamment dans les rangs de son armée; oh! c'est, vous l'avouerez, monsieur le rédacteur de la Presse, être par trop débonnaire.

Et cet officier, quel est-il? Ne pourriez-vous pas nous l'apprendre?

Plus loin le même journal ajoute: " La publication de la lettre de cet officier fut arrêtée par ordre, et l'éditeur du journal qui s'était chargé de la publication fut destitué. " Ce moyen est certes bien trouvé pour s'éviter de fournir une aussi forte preuve de conviction que les lettres de l'officier, mais malheureusement il n'y a pas eu d'éditeur destitué.

Trois journaux quotidiens, le Nacional, le Constitucional, le Patriote-Français, et un journal hebdomadaire, le Telegraphe de la Ligne, se publient à Montevideo; et, depuis l'affaire du 24 avril 1844, les quatre journaux ont poursuivi leur tâche; leurs éditeurs, toujours les mêmes depuis plusieurs années, n'ont point cessé un jour de les publier; et les rédacteurs ont continué leur mission, en stéréotypant dans leur journal les fastes de cette mémorable époque, auxquels la Presse donne une couleur de mensonge qu'ils n'ont pas l'habitude d'avoir.

" Il fallut, dit plus loin la feuille Girardin, que les Français qui se trouvaient dans le campement d'Oribe protestassent de son innocence, pour que l'odieux de cette infamie retomât sur ceux qui l'avaient imaginée. " Nous ne connaissons pas de protestation faite à cet égard par les Français qui se trouvaient dans le camp ennemi, et la Presse aurait bien dû nous en fournir une copie; mais il en sera de la protestation des Français oribistes, comme il en est de la destitution de l'éditeur et de la révélation de l'officier des Volontaires.

La Presse dit, mais ne prouve pas; et, si nous voulions attaquer une à une les absurdes inventions qu'elle publie dans cet article, nous n'en finirions pas; car il nous faudrait la frapper à chacune de ses lignes. Nous nous arrêterons donc là et nous lui demanderons: le nom d'un des signataires de la protestation, celui de l'éditeur destitué, celui de l'officier, le nom et le numéro du journal de Buenos-Ayres qui a publié les lettres des sept officiers faits prisonniers par Oribe, et enfin, la source où il puise ces renseignements si exacts.

Nous devons à M. Petit de Granville, ancien capitaine des Volontaires de la Liberté, les détails suivants sur l'affaire d'avril 1844. Les faits qu'il signale viennent compléter ceux que nous donnions dans notre numéro du 12 courant. Si ces documents ne suffisent pas à M. le

rédauteur de la *Presse* pour le faire revenir sur son erreur, il se présentera plus de cent témoins oculaires qui viendront les confirmer.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne viens point aujourd'hui essayer de relever le dernier paragraphe de la *Presse*, contre lequel vous vous êtes empressé de vous récrier, et de prouver l'inexactitude des faits énoncés par M. Emile Girardin, non, car ce serait peut-être fatiguer la patience de vos abonnés par une ennuyeuse et douloureuse polémique.... Cependant, monsieur le rédacteur, fort de ma conscience, et pouvant au besoin réclamer le témoignage de plusieurs des *Volontaires* de la *Liberté* que je commandais en qualité de capitaine sous les ordres de notre digne commandant M. Barrère; je ne puis m'empêcher, non seulement, d'appuyer vos recriminations, mais encore d'ajouter un nouveau trait à ceux que vous avez signalés dans votre numéro du 12 juin dernier.

Plut au ciel que M. Emile Girardin, (cet écrivain impartial) se fût trouvé, comme nous, à l'affaire du mois d'avril 1843, non sur le champ de bataille, un homme comme lui n'oserait pas s'y montrer! Mais comme bien d'autres sur une azotea (*terrasse*), pour voir cette poignée de braves lutter en combattant courageusement comme leurs frères de juillet en 1830, contre la tyrannie. S'il avait vu, dis-je, cette pauvre guerrilla composée à peine de 42 hommes se défendre avec intrépidité contre 300 hommes d'infanterie et de cavalerie, parer avec leurs bayonnettes, les fûts et les bois meurtrières de l'ennemi, en un mot, s'il avait vu l'horreur d'une mêlée et surtout le massacre des *sept* malheureux qui ont péri sous le couteau de ces assassins, oh! j'en suis moralement convaincu, M. Emile Girardin aurait brisé cette plume qu'il avait vouée au crime et au parjure car Rosas et Oribe n'auraient plus été pour lui que des bourreaux et ennemis de l'humanité et de la civilisation; mais hélas! comme M. T....., l'ex fourrieriste, il marcha aveuglément dans une fusée voie et cède à l'impulsion magnétique d'une volonté supérieure à la sienne, je te paie. obéis.

Venons au but que je me suis proposé, car, je ne peux, ni veux occuper les colonnes de votre estimable journal, qui doit comme une bonne mère, partager également avec tous ses enfants; je terminerai donc, en ajoutant au nom du lieutenant Lapointe, celui de Aioroa, volontaire et basque français, qui faisait partie de la guerrille commandée par ce lieutenant. Ce malheureux couvert de blessures, fut entraîné comme ses camarades sur le plateau où les infâmes devaient accomplir leur horrible dessein, mais Aioroa qui avait été laceré et ayant été débarrassé de cette courtoie, profita du moment où les féroces acolytes de Rosas dépouillaient les cadavres de ses camarades se traîna péniblement jusqu'au bord d'un fossé où il se blottit, espérant ainsi échapper à la rage de ses nobles adversaires, et, en effet, Dieu prit pitié de lui. Car l'ennemi ayant achevé le massacre de ses sept victimes et son horrible jeu... (*Bohar*) (1), il se retira en emportant les dépouilles des vaincus!!

Aioroa se releva péniblement et parvint à fuir de cette scène de cannibales, mais tellement frappé de ce spectacle, qu'en arrivant à l'hôpital de sangre, il fut saisi d'une sorte d'aliénation mentale qui quoique moins intense aujourd'hui a laissé chez lui une sorte d'abrutissement normal qui le rend impropre à tout espèce de travail. J'ai été plusieurs fois le visiter à l'hôpital de la Charité, et j'ai été douloureusement affecté à la vue de ce squelette vivant et difforme qui me rappelait une visite à la Salpêtrière.

Aioroa n'avait pas reçu moins de 18 blessures dont une grande partie sur la tête.

Que la *Presse* et ses collaborateurs osent dire encore que ce sont les *Volontaires* de la *Liberté* qui ont égorgé leurs pauvres camarades et plus de mille voix s'élèveront contre l'odieuse de cette calomnie!

Agréé, etc.

A. P. DE GRANVILLE.

Ex capitaine des *Volontaires* de la *Liberté*.

(1). Jouer aux boules avec les têtes humaines.

REVUE GENERALE DE LA GARNISON.

Hier eut lieu la revue générale de la garnison de Montevideo, retardée depuis plusieurs jours pour des causes diverses. La journée, quoique un peu froide, a favorisé cette fête d'un temps sec qui a permis aux promeneurs de venir y assister en foule.

La troupe formée en ligne dans la rue du 18 de Julio, et trop nombreuse pour pouvoir être passée en revue sur la place de la Constitution et y opérer ses évolutions, entra dans l'ancienne ville par le marché, longeant la rue du Sarandi, jusqu'à celle de Zavala, qu'elle descendit par le flanc droit, et revint par celle du Rincon jusqu'à la place.

Là elle défila avec beaucoup d'ensemble et de précision devant le palais du gouvernement dont le balcon principal était occupé par M. le président intérimaire de la République, par M. le ministre des affaires étrangères et par celui de la guerre et celui des finances.

Voici l'ordre dans lequel marchaient les divers corps. En tête de la colonne se présentaient quatre pièces d'artillerie, — immédiatement venait la 2^{me} brigade de garde nationale commandée par le colonel Thiébaud, — puis le bataillon de Chasseurs Basques, — à la suite marchaient la Légion-Italienne et un piquet de G. N. passive, commandés par le colonel Garibaldi, — après c'était la Légion-Argentine, — puis le bataillon n^o 4, de ligne, — puis le bataillon n^o 5, dito, — puis le 1^{er} et le 2^{me} de G. N., — alors le bataillon n^o 3 de ligne, — puis le bataillon Extra-Muros, — et enfin le 3^{me} de G. N. fermait la marche.

Ces divers corps nombreux formaient une magnifique colonne. Les uniformes neufs, les armes brillantes et la variété des couleurs de chacun produisaient un effet ravissant. Plus de quatre mille hommes sous les armes assistaient à cette revue qui embellissait une foule immense de curieux, et, malgré cela, les lignes de fortification n'étaient pas dégarnies.

Le *Patriote* n'ayant pu être publié ce matin à cause de la revue d'hier, nous remplacerons le numéro d'aujourd'hui, lundi prochain.

Hier se sont réunies les Chambres, pour statuer sur une note présentée par le P. E., pour proroger leurs séances.

IMMENSE BAISSE DE PRIX — 21 fr. au lieu de 70.

HISTOIRE DU CONSULAT

et de

L'EMPIRE,

PAR M. THIERS.

Le *Courrier des Etats-Unis* de New York a entrepris la reproduction des ouvrages français les plus marquants à des prix qui sont sans comparaison avec ceux de Paris et de Bruxelles. En outre de sa semaine littéraire, qui donne pour quatre piastres par an, la matière d'environ 40 volumes de romans qui coûtent 7 fr. 50 c. le volume à Paris, ce journal a acheté le droit de publier à New-York aussitôt qu'à Paris, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, ouvrage qui se vend à Paris 70 francs et que le *Courrier des Etats-Unis* vend pour 4 piastres.

On souscrit à l'Hôtel du Commerce, chez messieurs Lange frères, agents du *Courrier des Etats-Unis*, à Montevideo.

Les cinq premières livraisons, contenant le 1^{er} volume sont en vente. L'ouvrage formera 70 volumes en 50 livraisons.

DEPARTEMENT DE LA POLICE.

DEMANDES DE PASSEPORTS DU 10 MAI.

PREMIERE PUBLICATION.

D José Maria Butler..... Rio-Grande.

AVIS DIVERS

AVIS.

Deux jeunes gens nouvellement arrivés à Montevideo, possédant parfaitement les langues française et anglaise, desireraient se placer dans une maison de commerce.

Les personnes qui voudraient les voir sont priées de déposer leur adresse au bureau du *Patriote*.

DEPARTEMENT DE LA POLICE.

AVIS

Il existe dans les bureaux de la Police un livre de balances et une planche qu'on suppose avoir été volés. Les ayants droit peuvent se présenter pour réclamer ces objets qui leur seront délivrés s'ils fournissent les preuves de leur propriété.

AGENCE DU COURRIER DES ETATS-UNIS

A MONTEVIDEO.

Le *Courrier des Etats-Unis*, journal français, publie à New-York, jouit d'une immense circulation dans l'Amérique du Nord, les Antilles et la France. Il a pour rédacteur en chef un écrivain distingué; c'est M. Frédéric Gailardet, auteur de divers ouvrages et, entre autres du célèbre drame de la *Tour de Nesle*, qu'il a composé avec Alexandre Dumas. Le *Courrier des Etats-Unis* a une double correspondance politique, appartenant au parti conservateur et au parti de l'opposition. Il offre donc un tableau complet des affaires politiques et le pour et le contre de chaque question. Comme il est le seul journal français important de l'Amérique du Nord, c'est à lui que la *Presse* française emprunte le récit et l'appréciation des faits américains. Le *Courrier des Etats-Unis* publie, de temps en temps, un prix courant et une revue commerciale des deux marchés de New-York et de la Nouvelle-Orléans, les plus importants du Nouveau-Monde.

Le *Courrier des Etats-Unis* publie supplémentairement quatre gravures de modes par mois, reçues de Paris, et une *Semaine Littéraire*, paraissent tous les samedis, par livraison de 32 pages, et contenant environ 40 volumes de romans les plus nouveaux et les plus en vogue à Paris.

Prix du *Courrier des Etats-Unis* pour l'année \$ 8
 « Du *Courrier des Etats-Unis* et de la *Semaine Littéraire*, ensembles..... 12
 « De la *Semaine Littéraire* seule..... 6
 « Des gravures de modes, prises avec un des deux journaux..... 2

On souscrit à Montevideo, chez MM. Lange frères, Hôtel du Commerce.

Prix d'abonnements payables d'avance.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie CONSTITUCIONAL Rue de las Camarás, N. 34